

Film « Voyage en sol majeur »
Georgi Lazarevski

- L'envie de filmer ton grand-père est-elle venue en même temps que celle de l'emmener au Maroc ?

J'ai commencé à filmer mon grand-père, Aimé Helbing, quelques années avant de partir au Maroc.

Ce premier filmage n'était pas très construit et avait plutôt valeur de document : il s'agissait plus pour moi d'approcher un grand-père que je connaissais peu.

Je me suis rendu compte à quel point il avait fini par créer lui-même sa petite prison, en choisissant une vie tranquille, un certain immobilisme sans excès ni fausses notes, et une femme très autoritaire qui remplissait tous ses temps morts.

Peu à peu j'ai senti qu'un autre personnage se dissimulait derrière le caractère froid et taciturne que je lui connaissais jusqu'alors.

Cette nouvelle personnalité, gaie et grave à la fois, beaucoup plus chaleureuse, apparaissait lorsqu'il me racontait des épisodes de sa vie de musicien, ou de résistant dans les années 40. Je découvrais les mystères d'un homme meurtri par la vie, mais qui au fond de lui, avait conservé une certaine innocence et une belle naïveté.

Un homme de plus de quatre-vingt-dix ans qui pouvait encore s'émerveiller de tout, se libérer des contraintes qu'il s'était lui-même imposé, qui pouvait oser.

C'est ce possible que j'ai voulu raconter.

Le voyage au Maroc, la réalisation de son vieux rêve, c'était le déclic nécessaire pour que ce nouveau monsieur Helbing fasse surface, que cette transformation sorte du cadre limité du récit d'anecdotes pour s'inscrire durablement dans son quotidien.

Au début, de peur de trop m'alourdir, j'avais uniquement prévu de faire des photographies lors du voyage.

À la suite d'un accident dont il est miraculeusement sorti indemne, notre départ a été remis, ce qui m'a laissé le temps pour réfléchir à la façon dont j'allais raconter l'histoire. J'ai acheté une petite caméra et je suis parti avec quelques idées de réalisation bien définies.

- Dès le début du projet, tu as pensé à filmer ta grand-mère en contrepoint ?

Dès le départ, ma grand-mère était présente. Je ne pouvais pas parler d'Aimé sans évoquer la femme avec laquelle il avait choisi de vivre depuis 75 ans. Son désir et sa peur de partir étaient liés à elle.

Sa présence était indispensable pour donner une idée du contexte dans lequel vivait Aimé, sa vie quotidienne, la place des frustrations, de l'incompréhension, la sorte de harcèlement dont il était la victime consentante. Alice permettait de définir le point de départ d'Aimé, pour se rendre compte de l'importance du voyage au Maroc, de la libération qu'il constituait pour lui, et prendre toute la mesure du chemin qu'il allait parcourir.

Je savais que le film s'articulerait autour de ces deux mots : Oser (le voyage, ou rompre ses liens) et Amour (la persistance, en filigrane, du lien, sa relation très particulière avec Alice)

Ensuite, je ne voulais pas la cantonner au rôle rabat-joie, il fallait que son personnage existe, avec sa richesse, ses contradictions, son réalisme froid, sa malice, ses propres rêves et voyages intérieurs...

Ses interventions au cours du film offrent un contrepoint ironique au récit de voyage candide, un des écueils que je voulais éviter.

- Tu l'as filmé à votre retour du Maroc ; est-ce que cela n'a pas influencé ton regard et ses réactions ?

Comme pour mon grand-père, j'avais commencé à tourner autour d'elle quelques années auparavant.

Mais il était très difficile d'organiser quoique ce soit avec Alice.

Son emploi du temps est compliqué, régi par sa maniaquerie obsessionnelle, l'organisation du nettoyage de son petit appartement, la présence de sa femme de ménage....

J'ai mis presque deux ans à la filmer, car elle a remis nos rendez-vous un nombre incalculable de fois. Au dernier moment, elle préférait toujours voir une exposition, aller au cinéma, faire son lit (cela lui prend deux heures) ou visiter encore un magasin de chaises plutôt que de parler. C'en était arrivé à un tel point que j'avais fini par me filmer au téléphone dans mes tentatives désespérées d'organiser ce tournage.

Mais cela valait la peine d'attendre. Lorsqu'elle se retrouve devant la caméra, elle est incapable de jouer, comme elle est incapable de prendre du recul sur elle-même. Elle « est », tout simplement, le reste n'a plus d'importance. Rien ne peut l'influencer. Que je l'aie filmé avant ou après le Maroc, cela ne fait aucune différence, elle reste le même personnage fascinant.

En ce qui concerne mon regard, je ne pense pas que je l'aurais filmé différemment avant notre voyage. Je voulais qu'elle parle de leur lien, et le fait qu'au Maroc il ait éludé la question de l'amour n'a fait que renforcer mon envie de la faire parler à sa place. Je savais que ce serait difficile, et que le seul moyen d'y arriver était de passer par la musique, qui est devenue le troisième personnage du film.

- Comment convaincre les producteurs avec un projet de film sur ses grands-parents ? (considérant qu'ils ont actuellement pléthore de projets de jeunes réalisateurs sur leur famille, leurs origines...)

En le tournant soi-même.

- Est-ce que tu fais la part des choses entre le cadeau que tu offres à ton grand-père et l'objet artistique qui sera vu par le public ? (ou bien avais-tu une vision d'ensemble du film dès le départ?)

Il y a une différence entre le voyage, l'aventure que nous avons vécue, fruit d'une envie commune, et le film qui me concerne plus personnellement. Quelques années avant le Maroc, je lui ai proposé sur un coup de tête, de me rejoindre une semaine aux Etats-Unis. Jusqu'alors il avait peu voyagé, et n'avait jamais traversé l'Atlantique. Nous avons parcouru les grands parcs nationaux, et je l'ai vu rajeunir de vingt ans. C'était aussi un cadeau pour moi. C'est à partir de ce moment que j'ai réalisé que le grand rêve du Maroc était encore possible. Ce court voyage, chargé d'émotions, m'a donné envie d'aller plus loin et de construire quelque chose de plus personnel.

- Comme un conte initiatique à l'envers (la découverte mêlée au regret), ton film semble pouvoir toucher tous les publics (jeunes notamment - avec le prix Jeune du Réel..), est-ce ton ambition ?

Je n'ai jamais vraiment réfléchi au public que le film pouvait toucher. J'ai pu constater depuis à quel point ce public est large, et j'en suis heureux.

J'ai été très agréablement surpris par la réaction des jeunes, car j'avais tendance à penser à propos de la mort et la vieillesse, comme Aimé le dit dans le film « quand on est jeune on se dit ce n'est pas pour moi ».

Mais il est vrai que le film parle essentiellement d'autre chose, et une des plus belles récompenses que j'aie pu recevoir, c'est lorsqu'un membre du jury des jeunes du Cinéma du Réel est venu me voir pour me dire : « ce film nous a donné envie d'oser ». Moi je n'avais pas osé espérer une réaction comme celle-là ! Le film vit maintenant sa vie, il m'échappe, et c'est très bien ainsi.

- Comment as-tu conçu le récit de ce film et de tes films terminés ou à venir ?

Tout d'abord je m'attache à une situation plutôt sérieuse et grave, proche de l'absurde, dont je sens qu'elle peut être envisagée sous un autre angle. Cette notion de double lecture est très importante pour moi. D'une part elle marque une distanciation face aux certitudes, aux idées préconçues, à la simplification qui fait souvent loi dans les médias. D'autre part elle réserve une place à l'humour, un élément sans lequel je ne conçois pas un film. C'est la seule arme en laquelle je crois, celle qui permet d'être conscient sans être désespéré, celle qui entretient l'espoir de combattre l'injustice de la vie.

Évidemment le choix des personnages est crucial, et les idées de mise en forme sont décisives. Ce sont elles qui donnent un sens au film.

- Pendant le tournage, avais-tu un appareil photo sur une épaule et la caméra sur l'autre ? En d'autres termes, quand choisis-tu de filmer et quand choisis-tu de photographier ? (et avec quels appareils ?)

Au Maroc, je me suis efforcé autant que possible de séparer le temps pour photographier et le temps pour filmer. Le film nécessitait une certaine disponibilité, une réflexion plus importante. J'ai privilégié à la caméra les endroits propices à la confiance, l'intérieur de la voiture, la cabine de bateau, les jardins et les patios des riads. J'étais alors très attentif à lui, à son humeur.

Je photographiais surtout lors de moments plus furtifs, et dans des espaces plus esthétiques. J'ai utilisé une toute petite caméra d'amateur très simple et légère, et trois boîtiers photo de formats différents, dont son vieil appareil à plaques de 1930 qu'il venait de m'offrir, mêlant noir et blanc et couleur, car je voulais que l'histoire ressemble à l'album d'une vie, un recueil d'émotions diverses.

Je pense que mes démarches sur le film et les photographies se nourrissaient l'une de l'autre. L'alternance de ces supports m'offrait aussi une récréation nécessaire au renouvellement des idées.

- Tes grands-parents sont du côté de l'écoute - ton grand-père musicien la perd, ta grand-mère vit absorbée par la musique – comment retransmettre cela, ce qui au final les réunit? Et de ton côté, cela a-t-il une incidence sur ton filmage ? (Comment filmer et interroger un personnage qui entend mal ?)

J'avais mis au point avec Aimé, dont je me suis rendu compte lors de ce voyage à quel point il était devenu sourd, un petit système pour communiquer : j'écrivais sur une bande de papier que je repliais sur elle-même des mots tout simples. Au fil de notre périple, lorsque le lieu ou son humeur s'y prêtait, il déroulait cette feuille, laissant apparaître les mots. Il pouvait alors me dire ce qu'il voulait, et ne rien dire si cela ne lui inspirait rien. Cela me permettait d'éviter de l'asséner de questions comme un policier, et en même temps cela l'impliquait dans le dispositif de mise en scène, cela le rendait complice de la réalisation du film.

J'ai néanmoins choisi au montage de conserver quelques traces de cette difficulté de communication, lorsque je dois répéter plusieurs fois mes questions. C'est quelque chose qui le caractérise. Dans une certaine mesure, il n'entend que ce qu'il a envie d'entendre, exactement comme j'ai choisi de ne montrer que telle ou telle facette de sa personnalité, et de conserver le reste hors champ.

Dans ses rapports quotidiens, sa surdité lui a surtout servi à se protéger d'Alice.

- Dans ton parcours personnel, qu'est-ce qui t'a orienté vers l'image ?

J'ai beaucoup voyagé depuis ma jeune enfance. J'ai d'ailleurs failli naître dans un avion en escale à Zurich. J'adorais rester collé aux vitres des voitures et des hublots. Par la suite j'ai passé mes premières années sur une île paradisiaque de l'adriatique, dans un grand pays qui n'existe plus aujourd'hui. Je pense en avoir gardé un goût pour la contemplation et pour la beauté, et une certaine dose de nostalgie.

- Pour ton grand-père, ce voyage fût un « voyage en sol majeur », mais pour toi, quel voyage était-ce ? En quoi ton expérience des voyages (pour tes précédents documentaires, tes reportages photos, notamment avec des associations humanitaires) est-elle significative pour ce film ?

Mon expérience avec les associations humanitaires m'a surtout servi à me débrouiller avec peu de moyens, à ne pas me laisser distraire de mon but par les aléas du voyage, par l'imprévu, au contraire à les apprécier et à en jouer. Cela m'a beaucoup aidé pour faire ce film au Maroc où je cumulais tous les postes, réalisateur, opérateur son et image, photographe, chauffeur, et où nous ne savions jamais où on allait loger le soir.